

Württemberg et d'autres personnages de haut rang avaient écrit à Vergennes ; ils avaient obtenu la réponse qu'il s'agissait d'un journal autrichien, alors que les journaux français circulaient librement dans les Pays-Bas. Feller était informé que DU RIVAL, un parfait philosophe dans le sens à la mode et premier commis de Vergennes était son ennemi personnel. Le prince Louis n'avait reçu aucune réponse à une seconde lettre, ce qui était incompatible avec la politesse de Vergennes. Peut-être la princesse avait-elle à Paris des relations influentes ; Feller ne songeait pas à obtenir pour son Journal la libre circulation à travers toute la France, puisqu'il était trop contraire à l'esprit du temps, mais Aubron pouvait recevoir une défense de le saisir à son entrée. Une autre lettre du 2 novembre remercie un correspondant français pour ses peines en vue d'obtenir la libre circulation du Journal dans son pays. Il lui rappela qu'il avait toujours parlé en termes élogieux de saint Louis, de Louis XIII et de Louis XIV, qu'il n'avait blâmé les rois de France que quand il s'agissait de défendre les souverains de la Maison d'Autriche.

Le 20 octobre, il avait envoyé au nouveau roi de Prusse Frédéric-Guillaume le numéro du Journal où se trouvait le nécrologue de Frédéric II, son oncle ; il espérait que cet article écrit par un Autrichien catholique ne mécontenterait pas le monarque. Il le pria de ne pas lui répondre, malgré sa politesse habituelle, puisque les lettres des souverains n'exaltaient que la vanité des écrivains... Feller songeait sans doute à l'exemple des Encyclopédistes français qui avaient correspondu avec Catherine de Russie. Le 17 novembre, il écrivit qu'il songeait à accepter l'invitation d'un prince allemand pour placer en terre franche son « petit domaine de papier ».

D'après une lettre du 9 novembre 1786, Feller avait remis à un certain Bellinsoni qui allait partir pour Lisbonne un ballot avec des exemplaires de son Journal que celui-ci avait demandés pour un prélat qu'il ne nommait pas. Une autre lettre de la même date nous renseigne que ce prélat était le cardinal Borromei. Feller demanda à son correspondant des mémoires pouvant servir à l'histoire des événements du Portugal.

Naturellement la fondation d'un Séminaire général à Louvain, suivie de celle d'un *Séminaire* filial à Luxembourg, en vue de la formation d'un clergé dévoué aux idées de l'empereur, arrache à Feller des cris d'indignation. Le chef de ce dernier établissement, l'abbé Mayence<sup>1)</sup>, a obtenu sa dignité pour avoir rejeté une décision du Concile de Trente. Dans une lettre du 12 novembre 1786 à l'abbé FAULBECKER,<sup>2)</sup> on trouve cette phrase : « Tous les candidats à la prêtrise sont obligés désormais d'aller puiser leur savoir au lieu de l'empoisonnement général. »

Dès le début de son activité journalistique, Feller est le défenseur des idées traditionnelles contre les principes des philosophes et les innovations de Joseph II. Sa polémique véhémement contre FEBRONIUS fait songer

<sup>1)</sup> Sur l'abbé MAYENCE, premier directeur du Séminaire filial de Luxembourg, voir ce chapitre dans mon étude sur le Collège Thérésien.

<sup>2)</sup> Il s'agit probablement de Pierre Faulbecker né à Luxembourg comme fils d'un boulanger. Devenu curé de Longwy, il se réfugia pendant la révolution à Fulda pour devenir après la signature du Concordat curé à Bastogne.